



SERENA GENTILHOMME

DES GARÇONS COMME IL FAUT

LA
MANUF



**DES GARÇONS
COMME IL FAUT**

De la même autrice

Ce que ça fait de tuer

La Manufacture de Livres, 2019

Le Bourreau du pape

La Manufacture de Livres, 2022

*Oudav : Les derniers jours de
Sergueï Alexandrovitch Golovkine*

L'Harmattan, 2024

SERENA GENTILHOMME

DES GARÇONS COMME IL FAUT

LA
MANUF

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-336-6

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Alors, j'ai décidé de ne plus bouger, comme un animal paralysé face au danger. Je me suis tenue si immobile que les trois ont pensé qu'ils m'avaient tuée. Ils me frappaient, eux, et, moi, je restais silencieuse: une morte n'éprouve pas de douleur.

Donatella Colasanti, interview pour
Donna Moderna, 18 mai 2005.

Savez-vous ce qu'est un homme moyen ? C'est un monstre. Un dangereux criminel. Conformiste ! Colonialiste ! Poujadiste ! Raciste ! Esclavagiste !

Pier Paolo Pasolini,
extrait de *La Ricotta*, 1963.

ACTE I

Anatomie d'un massacre

PROLOGUE

*Rome, Via Pola, le 30 septembre 1975,
23 heures environ*

Doux est le silence, en ce début d'automne romain bercé par le *ponentino*, la brise marine qu'on dit propice aux rendez-vous amoureux. Un dernier croissant de lune veille sur la Cité éternelle, éclairant ses monuments, ses humbles *borgate* périphériques et ses quartiers cossus – Trieste, Pinciano et Parioli aux façades impeccables, comme celle où se découpe, au milieu de volets clos, le rectangle orangé d'une fenêtre. Accoudé à son rebord, Stefano Fabris – un célibataire vivant avec sa mère s'apprête à se coucher, quand

il entend un bruit de moteur. Il se penche et aperçoit une Fiat 127 blanche qui, dans un crissement de gravillons, va se garer en bas d'un réverbère. Un petit homme descend de la voiture et lève la tête vers Fabris, qui recule. Il n'a pas été vu, mais sa mémoire a enregistré, pour ne plus jamais l'effacer, un pâle visage aux yeux globuleux et au front bombé, où la sueur fige des boucles poisseuses. L'individu – essoufflé, énervé est aussitôt rejoint par un grand brun. Dans leur dialogue fragmenté, à peine audible, il est question d'un trousseau de clés à récupérer. Indifférent à l'agitation de son passager, le chauffeur de la Fiat coupe court.

– Tranquille, nous reviendrons ici demain, à la première heure. Maintenant, on va se faire cette pizza, OK ?

Les deux se fondent au noir.

Intrigué, mais pas inquiet, Stefano Fabris se couche et se réveille vers une heure du matin. Sa mère le secoue : depuis un moment, elle entend un fracas de tôle frappée, provenant d'une voiture garée en bas de chez eux. Un peu incrédule – sa

mamma ayant tendance à tout dramatiser, ce qui est justifiable, par les temps qui courent –, Stefano regarde par la fenêtre et constate que le coffre de la 127 est en effet brutalement secoué de l'intérieur, des rauquements s'en élèvent. Un animal oublié, peut-être?... Non, ces râles appelant au secours – *aiuto, aiuto* – gardent une signature humaine. L'appel des Fabris à la police est aussitôt reçu par les *carabinieri* de service, dont le véhicule de secours lance un message urgent crypté: *Ici Cygne, ici Cygne, il y a un chat qui miaule dans une 127, via Pola*. Le message est intercepté par un reporter de terrain, Antonio Monteforte, du journal conservateur *Il Tempo*, lequel se précipite sur les lieux, conformément à ses principes qui lui ont valu des scoops: *Si tu veux prendre une photo qui ait un sens, tu dois la prendre au bon moment, si tu dois la prendre au bon moment, tu dois te trouver sur place*. Il dégaine son appareil, se penche sur le coffre, parle, rassure:

- Tout est sous contrôle. Qui vous a fait ça?
- Des bandits de Marseille. J'ai mal. Y a une

morte. Ouvre-moi, reste, *ils* sont ici, *ils* vont revenir, *ils* arrivent !

Le vice-brigadier Mario di Fazio et son adjoint Antonio Giannattasio arrivent sur les lieux. Les flashes de Monteforte se déchaînent. La paix du fastueux quartier Trieste, marqué par les délires néo-gothiques de son architecte Coppedè, est définitivement compromise et le sera longtemps. Des téméraires quittent leur zone de confort pour s'approcher de la voiture cernée par les rubalises. Son coffre déglingué vient d'être ouvert. On y aperçoit un colis enveloppé dans une couverture, puis une silhouette de laquelle une plainte s'exhale : *on l'a tuée, ma pauvre Rosaria, on l'a tuée*. Déposée par terre, la couverture s'ouvre sur un sac en cellophane, où gît un corps au visage tuméfié, au ventre boursoufflé. On extrait l'autre prisonnière. Ses yeux ouverts reflètent les ténèbres de la dantesque *vallée d'abîme nébuleux*, dont elle a eu un avant-goût pendant trente-six heures de sévices.

*

On emmène la victime à la Polyclinique universitaire Umberto Primo. Elle s'appelle Donatella Colasanti, elle a dix-sept ans. Son amie, de dix-neuf ans, s'appelait Rosaria Lopez. Son cadavre révélera son calvaire avant la noyade dans une baignoire.

*

C'est le premier jour d'octobre, et les interrogatoires de Donatella démarrent. À côté de son lit d'hôpital se tiennent un magistrat, le substitut du procureur Salvatore Vecchione, et son assistant, Prospero Prosperi. Le discours de la jeune fille au crâne enveloppé de bandeaux blancs est cohérent, la dénonciation de ses agresseurs aussi :

– Ils s'appellent Carlo, Gianni, Angelo et Jack, enfin, c'est comme ça qu'ils se sont présentés, non, je ne les connaissais pas, mais ce sont des garçons des Parioli, donc on leur fait confiance, non ?

– Quand les avez-vous rencontrés ?

– D’abord, il y a eu Carlo. Mais il n’était pas là, dans la villa, où ils nous ont massacrées.

– Nous y reviendrons. Parlez-nous de ce Carlo.

– Avec mon amie Nadia, on sortait du cinéma Empire où on venait de voir ce film avec nos deux actrices préférées...

Ici commence la fin

*Jeudi 25 septembre, Viale Regina Margherita,
18 h 30*

Une blonde, une brune, une moto. Genre : *road movie*. Titre original : *Qui comincia l'avventura* (Ici commence l'aventure). Son réalisateur est Carlo Di Palma, moins connu que ses têtes d'affiche dont la façade du cinéma Empire est tapissée : Monica Vitti, en motarde blonde milanaise et Claudia Cardinale en blanchisseuse brune et méridionale. Malgré son casting prometteur, Donatella et Nadia n'ont pas aimé ce film où la sudiste finit par découvrir que son amie n'est qu'une modeste ouvreuse de

cinéma, une célibataire endurcie, aspirant à la liberté absolue, même si celle-ci n'est qu'une illusion. Or, c'est bien ce message féministe, si édulcoré soit-il, qui a laissé nos spectatrices sur leur faim. Les revendications de tous bords, bien peu pour elles qui aspirent à se caser avec un garçon issu des beaux quartiers, tel celui où elles se trouvent à présent et qu'elles remontent à pas lents, frustrées par la *nullité* du film et angoissées par la pénibilité du retour. Au croisement avec Viale Liegi, elles manquent leur bus de quelques secondes. Le prochain pour la gare de Roma-Termini ne passera que dans une heure, puis ce sera la longue attente du métro, direction leur *borgata* de la Montagnola.

Nadia se résigne, Donatella veut faire du stop et balaie les craintes de son amie par des arguments décisifs, *Il fait encore jour, on est dans le meilleur quartier de Rome, alors t'as peur de quoi ?* Et la voilà sur la chaussée, pouce levé, sourire éblouissant.

Une Citroën DS 20 Pallas s'arrête.

– Où allez-vous, *signorine* ?

Voix de *Pariolino*, aussi rassurante que son propriétaire : rasé de près, bien coiffé, polo Lacoste couleur champagne, en raccord avec la carrosserie. *Zone EUR*, annonce l'auto-stoppeuse, s'installant sur la banquette arrière, où elle découvre des livres avec des plans, des chiffres et des monuments. Le beau gars est en fac d'architecture, deuxième année. Il dit qu'il s'appelle Carlo. Celle qui s'assoit à ses côtés murmure à peine son nom et son prénom, Nadia Campoli, l'autre, Donatella Colasanti, dit qu'elle vit chez ses parents, dans un magnifique appartement très moderne, le plus chic de la rue la plus chic de l'EUR.

– Via Eufrate ?

– Précisément !

– Donc, voisine de *Pig Pig Pig* ?

Silence de la passagère, déstabilisée par la question piège.

Le chauffeur précise :

– De Pier Paolo Pasolini, voyons ! Il habite au 9.

Empressée de se rattraper, Donatella déclare que oui, elle voit bien de qui il s'agit, mais les pédés communistes, bien peu pour les Colasanti, qui éteignent la télé dès qu'il y apparaît et qui ne lui disent même pas bonjour quand ils le croisent dans la rue. Ces affirmations reçoivent les félicitations du futur architecte, enchanté de transporter une fille si différente de l'actuelle gent féminine : il faudra absolument qu'il la présente à ses amis. Pendant tout le trajet jusqu'à la gare de Roma-Termini, Nadia reste claquemurée dans le silence, alors que Donatella clairotte ses idéaux : beau mariage religieux, lune de miel à Portofino, shopping du samedi, nounou pour les trois enfants qu'elle compte élever, par la suite, dans un bel appartement du quartier Trieste, car celui de l'EUR est plutôt triste et peuplé de voisins louches, tel celui-là, qu'elle ne veut même pas nommer. Elle énumère aussi ses lectures, des romans photos – *Grand Hôtel*, *Bolero*, *Sogno* – où le *happy end* est garanti. L'homme au volant murmure des monosyllabes approbateurs, descend en premier,

ouvre les portières, tend une main de gentleman. Nadia déguerpit en vitesse, Donatella tergiverse : la DS Pallas disparaîtra-t-elle à jamais, avec son prince ? Mais voilà que celui-ci lui demande son numéro de téléphone, il a même de quoi le noter, grâce à son Mont-Blanc assorti à son agenda en cuir.

Enrubannée dans son bonheur, Donatella fixe le point où la DS s'est évanouie derrière la Fontaine des Nâïades, alanguies dans leurs rêves de bronze.

– On prend racine ?

Discrète jusque-là, Nadia s'insurge. Pourquoi Donatella a-t-elle menti à propos de leur lieu de résidence ? Honte d'être une *borgatara*, une banlieusarde ? Et puis, a-t-on idée de donner son téléphone à un inconnu qui peut être un maniaque sexuel, ou, pire, un maoïste ? De toute façon, son Carlo ne la contactera plus, sinon pour lui proposer des trucs louches : elle, Nadia, est bien placée pour l'affirmer. Sous ce déluge de reproches assortis d'une prophétie néfaste, Donatella reste imperturbable, avant d'envoyer

des piques bien senties : *jalouse, va, tout ça parce qu'il ne t'a pas calculée et que tu as été larguée par ton tatoué à la Porsche.*

Riposte désabusée de Nadia :

– Tu ne le reverras plus, pas grave. Vaut mieux les perdre que les trouver, ces types.

Le soir vient de tomber, les lumières de la ville revêtent la gare de Roma-Termini, exaltant sa majestueuse sordidité. Le retour à la Montagnola se fait dans le plomb d'une amitié agonisante. Nadia boude, Donatella cogite. *Et si cet oiseau de malheur avait raison ?...*

*

Quartier de la Montagnola, 26 septembre

Donatella passe sa journée à côté du téléphone. À plusieurs reprises, elle vérifie qu'il est bien raccroché. Elle fait les cent pas dans le couloir, rentre dans sa chambre, claque la porte, cherche, en vain, à se concentrer dans la lecture d'un feuilleton relatant l'amour malheureux d'une

petite serveuse pour un aristocrate méprisant. Ça tombe mal. Donatella jette la revue *Sogno* à la poubelle, lance des regards furibonds à la bakélite opiniâtrement muette et recommence à déambuler en marmonnant.

Désemparée, la couturière Maria Colasanti, née Marinelli, sa mère, observe cette agitation sans oser aborder celle qu'elle ne reconnaît plus : depuis sa récente tentative de suicide suite à sa première déception amoureuse – veines maladroitement tailladées qui lui ont valu une courte virée aux urgences et de vigoureuses calottes paternelles – Donatella a cessé d'être la fille sage qui rentrait chaque soir à 20 h 30 et ne sortait que le samedi, accompagnée de son frère et de son père, un comptable retraité, pour se rendre à la soirée dansante paroissiale. Désormais, elle est devenue rebelle, agressive, impertinente. Le psychologue du dispensaire local ayant recommandé de ne pas la contrarier afin d'éviter une éventuelle rechute, les Colasanti se sont résignés à lui offrir un scooter pour ses déplacements et à tolérer ses

fréquentations douteuses – comme celle de cette Nadia qui, récemment, s'était affichée avec un bellâtre tatoué, propriétaire d'une Porsche Dino Spider bleue, dont les vrombissements avaient secoué le quartier et déchaîné les ragots. Angoissée par l'attitude de sa fille, dont l'énervement est devenu palpable, *mamma* Maria se risque à lui demander si quelque chose ne va pas et si elle a faim, car le dîner est prêt. Donatella répond qu'elle attend ses règles et qu'elle n'a pas faim, juste envie qu'on lui foute la paix.

Elle claque la porte de sa chambre.

Il est 21 h 30.

Quartier Parioli, au même instant

Après avoir potassé son examen de mathématiques, le playboy à la DS se souvient qu'il doit téléphoner à son meilleur ami pour lui annoncer sa conquête aux abords du cinéma Empire, leur terrain de chasse favori. L'appel se déroule sous les portraits de nobles ancêtres qui se sont illustrés, à l'époque du *Risorgimento*,

par leur indéfectible patriotisme assorti d'une stricte observance catholique.

– *Ciao*, Angelo. Hier, j'en ai ferré deux encore plus pouilleuses que nos dernières, c'est te dire. Un quintal de barbaque *borgatara*. Pour elles, je suis Carlo, comme si j'avais une tête de Carlo, moi. Oui, j'ai le téléphone de la moins moche qui est aussi la plus conne, je la laisse mijoter jusqu'à demain. On pourrait organiser notre pique-nique lundi prochain dans la villa d'Andrea, où il n'y a jamais personne, en semaine, ce serait l'occasion de fêter sa sortie de taule, qu'en penses-tu ? Tu veux que je prévienne Gianni ? Ah, tu t'en charges, parfait. Je te tiens au courant de la suite, bonne nuit.

Fin d'appel, soupir de soulagement : l'aspirant architecte peut se remettre à sa révision de maths. Il a accompli sa mission de rabatteur et prévenu son instigateur, sauf que ce dernier ignore la défection préméditée de son complice habituel, qui ne sera pas de la partie et ne le sera plus jamais : leur dernier *pique-nique* a failli leur valoir de gros ennuis, évités grâce aux

connaissances et à la munificence de leurs papas. Vers minuit, le cerveau gavé des formules et de symboles, le repentir sombre dans le sommeil du citoyen au-dessus de tout soupçon.

*

*La Montagnola. Appartement des Colasanti,
27 septembre, 14 h 30*

Le téléphone retentit. Donatella se lève de son lit, où elle a traîné après une nuit presque blanche, striée de rêves fastidieux aussitôt oubliés.

– *Pronto ?*

– Bonjour. Puis-je parler à la *signorina* Donatella, s'il vous plaît ?

La *signorina* sort de sa torpeur. Le plafond décrépit du couloir s'est ouvert sur l'immensité du ciel et le papier fané de ses murs a été remplacé par un défilé d'arbres infinis, comme dans la célèbre chanson de Gino Paoli.

– Carlo ?

– Lui-même. Ça te dit toujours, un apéro

avec mes amis, aujourd'hui, dix-sept heures, à la terrasse du Fungo ? On t'y attend, Nadia aussi, sa présence est indispensable.

– C'est loin.

– Mais non. Vingt minutes à pied de chez toi, *Via Eufrate*.

Donatella se mord les lèvres. Elle a risqué de se trahir, mais se rattrape en vitesse :

– Oui, en effet, c'est tout près, mais, tu sais, nous, les filles, il nous faut du temps pour choisir une tenue, et puis il y a le maquillage, le brushing...

Son interlocuteur abrège :

– À tout à l'heure, donc. Présence de Nadia indispensable, j'insiste. *Ciao, bella*.

Cette conclusion abrupte ne dérange pas Donatella. Enfin, pas trop. Elle se dit surtout qu'elle a intérêt à se dépêcher.

*

*La Montagnola, une heure plus tard.
Esplanade des morts pour la Résistance*

À cheval sur son scooter conquis de haute lutte contre l'avis de ses parents, Donatella est à bout de nerfs, face à une Nadia intraitable. Non, elle n'accepte pas l'invitation : d'abord, elle a promis à sa petite sœur de l'emmener au Luna Park, ensuite il y a ce Carlo, trop semblable à celui qui l'a traumatisée définitivement : le tatoué à la Porsche bleue. Questionnée, Nadia refuse d'en dire plus et clôt la conversation par une formule lapidaire :

– Méfie-toi.

– *Mortacci tua!* J'emmerde tes putains de morts!

Donatella démarre son scooter. Sa colère monte : ses infructueux pourparlers avec Nadia se sont éternisés, bientôt ce sera l'heure du rendez-vous qu'elle risque de rater à cause d'une parano *dont la présence est indispensable*. Alors, que faire ? Se présenter tout seule, au risque de décevoir Carlo et ses amis ? Marmonnant des insultes destinées à Nadia et au monde entier, Donatella contourne le Monument aux Résistants de la Montagnola – des hommes

et des femmes, des civils et des militaires, massacrés par les nazis en septembre 1943 – et déboule sur *Via Grotta Perfetta*. Un feu rouge l’oblige à s’arrêter devant le snack-bar bondé de *bulli*, des bravaches du quartier. Chevelus, gouailleurs, débraillés, vautrés sur leurs sièges, jambes écartées, leur pelvis et tout ce qui va avec soulignés par leur jean moulant. Ils détaillent les charmes d’une frêle jolie brune qui reste là, les bras ballants, sans savoir quoi faire. Leurs mots sont lourds, leurs allusions le sont encore davantage : ils convient la jeune fille à les suivre dans une cave où ils vont bien s’amuser tous ensemble. Dans leurs propositions, un tissu de jurons, Donatella distingue le mot *batteria*, tournante : elle n’en connaît pas les tenants et les aboutissants, mais elle a entendu dire que cela désignait quelque chose de sale, de violent, de honteux. Au même instant, Donatella reconnaît la cible des invitations galantes : c’est la Sicilienne du Bâtiment B. Fulguration : elle remplacera Nadia, oui, elle le devra bien à celle qui va la tirer d’affaire.

– Rosaria, on t’embête ?

En d’autres circonstances, Donatella ne se serait pas associée à cette fille, avec laquelle elle a échangé quelques mots convenus, sans plus. Si elles partagent la même *borgata*, leur statut social n’est pas le même. Les Colasanti appartiennent à une petite bourgeoisie dont ils cherchent à entretenir la digne et discrète grisaille tant bien que mal, tandis que les Lopez sont les parias de la Montagnola, où jamais ils n’ont su s’intégrer. Entassés à quatre dans un deux-pièces, dévastés par la folie de la mère, ces *terroni*, des bouseux immigrés du Sud, ont exaspéré tout le monde par leurs bruyantes scènes de ménages avec bris de vitres et de vaisselle. Tous les voisins, les Colasanti compris, ont signé une pétition visant à les faire expulser, direction leur ville natale d’Agrigente.

– Donatella, tu me sauves la vie !

– C’est toi qui sauves la mienne ! Viens, je te propose un truc super.

Embrassades, brèves explications à l’ombre du platane où Donatella a adossé le scooter. Les

bulli du snack-bar interpellent ces bêcheuses, leur demandent où elles vont. Riposte immédiate : elles ont rendez-vous avec de vrais *pariolini*¹, délicats et distingués, eux, dans un local inaccessible aux gros porcs de *borgata* :

– Il Fungo !

1. Les *Pariolini* sont les jeunes habitants du beau quartier *Parioli*. Le mot *Borgatare* – *Borgatari* au masculin – désigne les filles issues des *borgate*, les banlieues défavorisées de Rome. Ces vocables ont une connotation négative, le premier évoquant une insupportable arrogance snob, et le second une misère matérielle et morale.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2026

